

**Brenda E.F. BECK : The Three Twins : the Telling of a South Indian Folk Epic, Indiana University Press, Bloomington, 1982, 256 p.**

Ok-Kyung Pak

Volume 7, Number 3, 1983

Vie et mort des langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/006162ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/006162ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pak, O.-K. (1983). Review of [Brenda E.F. BECK : The Three Twins : the Telling of a South Indian Folk Epic, Indiana University Press, Bloomington, 1982, 256 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 7(3), 154–157. <https://doi.org/10.7202/006162ar>

---

Brenda E.F. BECK : *The Three Twins : the Telling of a South Indian Folk Epic*, Indiana University Press, Bloomington, 1982, 256 p.

*The Three Twins* (les trois jumeaux) fait l'analyse d'une épopée tamile, Annanmr Katai – Le conte des frères aînés –, et ce, dans une perspective ethnologique plutôt que strictement littéraire. Cette monographie fait donc partie d'une spécialité nouvelle et fort intéressante de l'anthropologie, l'anthropologie de la littérature. Malheureusement, ni la théorie ni les méthodes de cette nouvelle branche de notre science n'ont jamais été clairement définies, et l'auteure de ce livre ne s'en soucie pas. Elle se contente de poser deux questions auxquelles son livre répond avec beaucoup de détails : 1) quelles sont les ressemblances et les différences entre les traditions pan-continentales de l'épopée indienne et les traditions régionales ? 2) quel est le rôle joué par ces dernières dans la création de l'identité régionale ?

L'auteure résume le récit des « frères » mais elle ne nous donne pas le résumé de la Mahabharata, l'épopée pan-indienne à laquelle elle va comparer son épopée tamile au sujet de laquelle elle établit le contexte historique et géographique des événements qui y sont racontés. Elle insiste surtout sur le fait que « le conte des frères aînés » n'est pas qu'un conte populaire, mais bien une vraie épopée, et ce, pour cinq raisons : elle se racontait par un ménestrel professionnel; elle est beaucoup plus longue que les contes populaires de la région; ses héros sont des personnages sacrés, objets des cultes dans les temples régionaux; elle est liée aux traditions mythologiques et culturelles plus vastes; ces ménestrels et leur public, tout comme Beck d'ailleurs, croient que les événements décrits sont historiques. On se demande pourquoi cette démarche est nécessaire pour rendre les deux récits comparables et pourquoi l'auteure veut qu'une épopée soit « donc beaucoup plus importante » (p. 196) qu'un conte « ordinaire ». Soulignons cependant que la Mahabharata, elle, n'a probablement pas de fondement historique (Dumézil 1968: 42-46) et que l'aire culturelle en question ne distingue pas l'épopée comme genre littéraire particulier (Beck: 3).

Le reste du livre décrit le rituel de la récitation du texte, ses implications magiques, le rapport de ce rituel au deuil et au culte des héros et des déesses (chapitre 2); les aspects formels de la récitation : oralité, structure formulaïque, rythme, mètre, tempo, style, la carrière du ménestrel, la mise en scène et l'organisation des présentations (chapitre 3); la comparaison des textes imprimés (chapitre 4); la structure du conte : analyse paradigmatique des textes (chapitre 5); les présuppositions culturelles : l'analyse des idées, partagées par les auteurs et les auditeurs du conte au sujet de leur culture et de leur histoire (chapitre 6); le cadre moral du conte : l'interprétation par le ménestrel du code moral tamile qui ne coïncide pas toujours avec le code pan-indien (chapitre 7); la comparaison systématique des épopées pan-indienne et tamile : contrastes et inversions des rôles de base des personnages principaux (chapitre 8).

Ces données abondantes répondent plus que suffisamment à la première question que l'auteure s'est posée – sur les ressemblances et sur les différences entre les deux traditions épiques. Voilà la force du livre. *The Three Twins* fournit de très belles informations sur la présentation orale et théâtrale des textes régionaux. Le livre est précieux aussi pour les lecteurs qui, comme moi-même, se spécialisent dans des aires culturelles tributaires de la civilisation indienne – même aussi éloignée que l'Indonésie. J'ai d'ailleurs trouvé parmi les Minangkabau du Sumatra occidental des contes du type qualifié comme « épopée » par l'auteure et qui ressemblent aux prototypes tamile en rapport avec la structure narrative, les formes théâtrales de la présentation, le type de public, la forme de l'accompagnement musical, la conformation des personnages, mais aussi en rapport avec le contenu symbolique et le cadre moral. Une telle convergence nous aide à réévaluer l'importance de la tradition indienne dans ces régions périphériques. Ces dernières dépendaient du « centre » indien, non seulement pour les « conditions matérielles de

leur reproduction », comme le fait remarquer avec justesse Friedman (1979), mais aussi pour leur reproduction idéologique et symbolique.

Personne ne doute des ressemblances entre les contes inspirés par la Mahabharata. Brenda Beck admet bien que la structure du conte tamil entre en parallèle frappant avec la structure de la Mahabharata, mais elle trouve dans cette correspondance partielle « la clef aux innovations régionales significatives » (p. 118). *Le conte des frères aînés* exprimerait en particulier « l'ambivalence des sentiments populaires envers le mode de vie orthodoxe du brahmanisme » (p. 12). Il opposerait un défi à « certaines présuppositions perpétuées par ce type de légendes pan-indiennes » (*ibid.*). Selon l'auteure, les ménestrels du conte n'auraient pas accepté les hiérarchies pan-culturelles de l'Inde *sans en faire la critique* (« uncritically ») (p. 142). La conclusion du livre avance certaines propositions assez fortes au sujet de l'esprit critique des ménestrels.

La première de ces conclusions doit être citée en anglais car elle semble intraduisible : « such a story can depict a poignant set of counter-identities precisely because it finds ways to place new but familiar themes in relation to the frame points of a known super-story » (p. 197). En d'autres termes, *Le conte des frères aînés* présente des artisans et des cultivateurs dans les rôles héroïques réservés plutôt aux sages, aux guerriers et aux ascètes dans la Mahabharata. La deuxième conclusion va encore plus loin : le conte tamil *se moquerait* d'un bon nombre de normes pan-indiennes (*ibid.*).

L'auteure attribue au conte tamil des « contre-valeurs régionales » – qui exprimeraient même une « contre-identité ». Ce conte tordrait et invertirait les thèmes de la Mahabharata, supposément porteuse des « attitudes de la classe dominante » (p. 196) du centre. L'auteure n'appuie cependant sa théorie que par quelques exemples isolés d'inversions (pp. 122, 135, 184), de torsions (p. 142 seulement), de changements de valeurs (p. 120 seulement). Elle conclut de ces quelques exemples, sans aucune comparaison systématique des deux textes ou des deux sous-cultures, que l'« épopée » régionale veut exprimer des « contre-valeurs » partout où elle se met à l'écart de la Mahabharata.

Madame Beck peut bien avoir raison, mais elle ne m'a pas convaincue, car la transformation de certains éléments de la Mahabharata, mise en évidence dans le texte du *Conte des frères aînés*, pourrait très bien s'expliquer aussi par son adaptation au milieu rural tamil, c'est-à-dire à ce que Dumézil appelle « une tradition indienne authentique, mais différente » (p. 34). Je donnerai dans les paragraphes suivants quelques exemples d'une interprétation différente des faits cités par Dr Beck à l'appui de sa théorie des « contre-valeurs ». Cette interprétation différente ne remettra pas en cause la méthode structurale ni l'identification des *transformations* entre les diverses versions des contes. Ces transformations et ces contradictions s'appuient pourtant sur une supposition tout à fait théorique – la domination de la « périphérie » par le « centre » – tandis que l'analyse du système des rapports socio-culturels – et des rapports entre les castes – pourrait bien permettre une construction concrète et pratique bien différente des contradictions et des transformations en question.

Ainsi, l'auteure écrit que l'épopée régionale « redistribue la hiérarchie des varna établie par la théorie classique hindoue » (p. 119). *Le conte des frères aînés* privilégierait le varna des guerriers tandis que l'évaluation des varna serait beaucoup plus équilibrée dans la Mahabharata (p. 120). L'auteure démontre que cette transformation des biais s'exprime dans les couleurs associées à chaque varna dans les épopées en question. Nous avons (Beck: 121, Dumézil: 72) :

<i>couleur</i>	<i>héros de la Mahabharata associés à cette couleur</i>	<i>varna des héros Mahabharata (déguisements)</i>	<i>héros des frères associés à cette couleur</i>	<i>varna des héros frères</i>
blanc	Yudhistira	brahmana	jumeau cadet	ksatriya
rouge	Bhima, Arjuna	ksatriya	sœur cadette	vaisya
or	les jumeaux	vaisya	jumeau aîné	brahmana
noir	-	shudra	1 <sup>er</sup> ministre	shudra

Les couleurs expriment partout la gradation des statuts selon une échelle qui descend du blanc vers le noir. Les varna classiques associés à chaque couleur sont respectivement celui des brahmanes pour le blanc, celui des guerriers pour le rouge, celui des cultivateurs-éleveurs pour l'or. Cependant, Beck démontre que ces mêmes couleurs s'associent, dans *Le conte des frères*, respectivement au jumeau cadet, à la sœur cadette et au jumeau aîné. Ceux-ci sont associés respectivement aux varna des guerriers, des agriculteurs, des brahmanes. Les statuts des guerriers et des paysans sont donc représentés dans l'épopée régionale par des couleurs nettement plus « nobles » que dans l'épopée classique. Plutôt que de voir ici une sorte de dérision du pouvoir, on pourrait expliquer l'inversion des statuts par le fait que les agriculteurs sont la caste dominante de la région (Beck: 25) alors que les valeurs dominantes y sont les valeurs des guerriers (chap. 5, renvoi 6). Les contes régionaux exprimeraient alors les rapports sociaux de la région plutôt que ceux du centre.

Dans un même ordre d'idées, Dr. Beck fait observer que, dans l'épopée des Frères, le statut du jumeau cadet est plus élevé que celui du jumeau aîné. Ceci va à l'encontre de l'ordre pratiqué dans la vie réelle et décrit dans la Mahabharata. L'auteur en conclut que l'aîné représente les « pan-continental establishment values » tandis que le cadet s'identifie aux « contre-valeurs régionales ».

Ceci n'est pourtant pas la seule explication possible des phénomènes. Ne pourrait-on pas dire que les héros Yudhistira et Bhima de la Mahabharata se transposent isomorphiquement en jumeaux aîné et cadet du *Conte des frères* ? Car les aînés se manifestent dans les deux cas comme brahmanes et les cadets comme guerriers. L'auteure nous dit même qu'il existe une version du *Conte des frères* où le jumeau aîné est représenté comme la réincarnation de Yudhistira et le jumeau cadet comme la réincarnation de Bhima (p. 184).

On pourrait également assimiler les jumeaux du *Conte des frères* aux jumeaux de la Mahabharata (les benjamins des cinq frères) dont le varna est celui des agriculteurs. L'épopée régionale aurait alors emprunté ces jumeaux comme héros parce que la caste dominante de la région est aussi celle des agriculteurs. En effet, les deux paires se ressemblent beaucoup car on trouve entre les jumeaux de la Mahabharata la même distinction de nature que chez les jumeaux du conte tamil – éleveurs respectivement des chevaux et des bovins, maîtres respectivement des armes et des connaissances pacifiques, marqués par leurs affinités respectives à Bhima et à Yudhistira.

On le voit, les oppositions entre les jumeaux jouent toujours sur les mêmes plans et autour des mêmes termes dans la Mahabharata et dans le *Conte des Frères*. Le texte de ce dernier ne suffit pas, de lui-même et par l'analyse de Brenda Beck, pour décider si les contradictions se rapportent à la dichotomie centre/périphérie ou à quelque autre

dichotomie. Le texte est « ouvert » plutôt que « fermé », comme c'est souvent le cas dans la littérature populaire. Seul l'ethnographe peut décider, par l'analyse globale de l'idéologie populaire, à quelles fins on raconte ou écoute un conte particulier. Brenda Beck nous donne admirablement le *contexte* du conte dans le sens sémiotique, comme je l'ai démontré ci-dessus, mais elle ne nous donne pas le contexte dans le sens de la situation globale de la culture. Quelles sont les contradictions à la base de cette culture ? Comment ce conte peut-il nous aider à les comprendre davantage ? Quelle est sa signification pour les membres de la culture ?

L'auteure a préféré poser une question différente : quel est le rôle de ce récit dans la création d'une identité régionale ? Pourtant, cette question présuppose déjà que ce récit joue en effet un rôle de ce type. On n'oserait pas dire que l'ethnographe des Tamil s'est trompée. Cependant, disons que cette étude, précieuse pour beaucoup de raisons, n'a pas encore trouvé une bonne méthodologie pour l'anthropologie de la littérature. Cette méthodologie n'existe pas encore, mais si l'ethnographe croit que l'identité régionale est le thème principal d'une version d'un texte, il est bien obligé de consacrer au moins un chapitre descriptif et analytique à cette identité régionale pour présenter la réalité vécue dont cette version s'est inspirée.

Ok-Kyung Pak  
Département d'anthropologie  
Université Laval

Madeleine BÉLAND : *Chansons de voyageurs, coureurs de bois et forestiers*, Contribution musicale de Lorraine Carrier-Aubin, Coll. Ethnologie de l'Amérique française. Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1982, 432 p.

Le voyageur est identifié à une catégorie d'engagés directement impliquée dans l'appropriation et l'exploitation du territoire, depuis le début de la colonie française, en Amérique du Nord. Compte tenu de la profondeur historique de cette occupation professionnelle, il faut ici distinguer deux types d'intervenants, animés par « le même goût de l'exil passager, le même espoir de gagner rapidement de l'argent et le besoin de vivre pour un temps près de la nature » (p. 3) :

1. Grâce à leurs contacts étroits avec les autochtones, les premiers coureurs de bois servaient de truchements ou de guides-interprètes. Par la suite, ils devinrent des explorateurs. Cette activité contribua à organiser le commerce des fourrures. Ces individus, de diverses origines sociales, œuvraient à leur compte ou se mettaient au service d'une compagnie.
2. Dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle, l'industrie forestière connut un essor important. La coupe du bois et le flottage des *billots* sur les cours d'eau permirent l'apparition de nouveaux métiers, obligeant aussi un certain isolement dans la forêt. Ainsi, soit pour la saison de l'hiver ou celle de l'été, les *habitants* et leurs fils s'embauchaient comme bûcherons, *draveurs* ou *cageux*.

Bien que la même appellation de voyageurs s'applique à l'ensemble des engagés, qu'ils appartiennent à l'époque de la Nouvelle-France ou à celle du début du 20<sup>e</sup> siècle, la nature de leur travail diffère complètement. L'objectif poursuivi par Madeleine Béland consiste à esquisser un « portrait-robot réaliste » des coureurs de bois et des forestiers, à partir de chansons folkloriques. Le choix de documents oraux comme principale source de renseignements, relève de critères propres à ceux-ci.